

# MICHA ET KOLIA : PENSER LE FRÈRE EN TANT QU'AUTRE

GALIN TIHANOV

1.

En 1950, le philosophe politique et juriste Carl Schmitt, alors qu'il ré-émergeait sur la scène intellectuelle après l'isolement forcé des années de dénazification, publia un essai dans lequel il réfléchissait sur son expérience d'avant-guerre. Schmitt y reprend son analyse de l'hostilité en tant que moteur de la vie politique et se réfère au couple biblique de Caïn et Abel pour illustrer la fraternité envisagée depuis cette perspective nouvelle :

Alors je me pose la question : qui donc peut bien être mon ennemi ? Et de telle façon que je le reconnaisse en tant qu'ennemi et que je doive même reconnaître le fait qu'il me reconnaît comme tel ? Dans cette reconnaissance mutuelle de la reconnaissance réside la grandeur du concept (*die Größe des Begriffs*)...

Qui donc puis-je bien reconnaître en tant que mon ennemi ? Seulement celui qui peut me mettre en question, à ce qu'il semble. Et qui peut vraiment me mettre en question ? Seulement moi-même. Ou mon frère. L'autre se révèle être mon frère. Et le frère se révèle être

mon ennemi. Adam et Ève avaient deux fils. Ainsi s'ouvre l'histoire de l'humanité. Voilà à quoi ressemble l'origine de toutes choses<sup>1</sup>.

Faisant apparemment allusion à la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel et à l'interprétation que Kojève en a donnée, Schmitt pénètre dans un univers d'investigation philosophique nouveau où la fraternité, loin d'être un phénomène naturel, devient une manifestation primordiale de communauté-dans-la-différence se développant sur un socle de compétition, de rivalité et de violence. La fraternité confirme le traumatisme de l'altérité régulée – exacerbée ou tempérée – par les liens familiaux.

Les dix dernières années de recherche consacrée à Mikhaïl Bakhtine ont connu un regain d'intérêt remarquable pour le contexte historique de son œuvre. Cependant, et de façon surprenante, l'intérêt pour Nikolaï Bakhtine en tant qu'il appartient à l'environnement le plus immédiat de Bakhtine ainsi qu'à l'horizon de sa formation intellectuelle ne semble pas apparaître avec beaucoup d'évidence<sup>2</sup>. Je dois admettre que cet article est le résultat d'une légère frustration de ma part. Après avoir essayé pendant un certain temps d'étudier Bakhtine comme un objet d'histoire intellectuelle, je me suis trouvé encore confronté à des faits de sa biographie difficiles à interpréter et qui suggéraient invariablement – comme le fait parfois le style de sa prose – une retenue, une réserve et si l'on veut une sorte de suffisance distante. Il me semble que comprendre qui était Bakhtine exige une attention plus particulière à ses échanges – ou à leur absence – avec Nikolaï<sup>3</sup>. Pour le dire

---

\* Une version plus longue de cet article est parue initialement en anglais « Misha and Kolia : Thinking the (Br)other », in *Bakhtin & His Intellectual Ambience* (éd. B. Żylko), Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańsk, 2002, p. 74-91.

1. C. Schmitt, *Ex Captivitate Salus. Erfahrungen der Zeit 1945/47*, Köln, Greven, 1950, p. 89. Toutes les traductions des textes en russe ou en allemand sont de moi [Galin Tihanov], sauf indication contraire.

2. On note quelques exceptions importantes : voir K. Clark & M. Holquist, *Mikhail Bakhtin*, Cambridge, Mass. and London, Harvard UP, 1984, surtout le chapitre 1 ; F. Galan, « Bakhtiniada Part II. The Corsican Brothers in the Prague School, or the Reciprocity of Reception », *Poetics Today*, 3-4, 1987, p. 565-577 ; K. Hirschkop, *Mikhail Bakhtin : An Aesthetics for Democracy*, Oxford and New York, Oxford UP, 1999, *passim*.

3. Voir aussi K. Clark et M. Holquist, *Mikhail Bakhtin*, *op. cit.*, chapitre 1, qui insistent fortement sur la nécessité d'étudier cet aspect de la vie et de l'œuvre de Mikhaïl.

autrement, une biographie future de Bakhtine, quel que soit celui ou celle qui entreprendra de l'écrire, devrait porter un regard neuf sur la façon dont Bakhtine assumait son propre traumatisme de l'altérité.

## 2.

Nikolai Bakhtine (1894-1950), que l'Occident connaissait jusque dans les années 1970 comme l'ami de Ludwig Wittgenstein<sup>4</sup> (1889-1951), et seulement bien plus tard comme le frère aîné de Mikhaïl, suscite en ce moment l'intérêt des chercheurs pour lui-même, particulièrement en Russie. Sa vie aventureuse et son œuvre variée attirent de plus en plus l'attention dans le cadre du regain d'intérêt de la recherche pour la culture russe de l'émigration post-révolutionnaire. Dans ce contexte, une édition russe de la plupart des articles, dialogues, essais et notes de lecture écrits en France par Nikolai Bakhtine entre 1924 et 1931 a vu le jour en 1995<sup>5</sup>.

C'est d'abord en Grande-Bretagne cependant que l'intérêt pour les travaux de Nikolai Bakhtine en exil a été le plus fort. Dès 1951 Serguei Konovalov<sup>6</sup> publia un cours de N. Bakhtine sur

---

4. Sur l'amitié de Nikolai Bakhtine avec Wittgenstein voir F. Pascal, « Wittgenstein : A Personal Memoir », in *Wittgenstein. Sources and Perspectives* (éd. C.G. Luckhardt), Hassocks, Sussex, The Harvester Press, 1979, p. 23-60, surtout p. 25-26, et G.H. von Wright, « The Origin and Composition of Wittgenstein's *Investigations* », *ibidem*, p. 138-160, surtout p. 146. Voir aussi T. Eagleton, « Wittgenstein's Friends », *New Left Review*, 135, 1982, p. 64-90, surtout p. 74-76, et le roman de T. Eagleton, *Saints and Scholars*, Londres, Verso, 1987. Voir l'article plus récent de T. Fedajewa, « Wittgenstein und Russland », *Grazer philosophische Studien*, Vol. 58/59, 2000, p. 365-417, surtout p. 376-391, où l'auteur formule des hypothèses sur les contacts possibles entre Nikolai Bakhtine et Wittgenstein et offre sa propre version du « dialogue » entre les deux Bakhtine.

5. N.M. Baxtin, *Из жизни идей. Стат'и, эссе, диалоги* [Pages de la vie des idées. Articles, essais, dialogues] (éd. S.R. Fedjakin), Moscou, Labirint, 1995.

6. Sergej Aleksandrovič Konovalov (1899-1982) joua un rôle important dans l'émigration de Nikolai Bakhtine de France en Angleterre et continua de lui porter assistance pendant tout le temps qu'il passa à Cambridge, Southampton et Birmingham. En 1950, peu avant la mort prématurée de Bakhtine, Konovalov organisa une rencontre entre Roman Jakobson et Bakhtine à Birmingham, à la suite de laquelle Jakobson écrivit que Bakhtine était « *dejstvitel'no darovitym* » (« vraiment doué ») (voir le texte non publié de la carte postale à Konovalov datée du 20 mai 1950, dans les papiers de Konovalov, Bodleian Library, Oxford). Si l'on en croit les souvenirs de

Maïakovski<sup>7</sup>. Quelques années plus tard Peter Russell diffusa le cours de Nikolai sur Pouchkine dans son magazine *Nine*<sup>8</sup>, et en 1963 un ouvrage incluant ces deux cours et un certain nombre d'autres cours et essais de Nikolai Bakhtine parurent à Birmingham<sup>9</sup>. En 1977, bien avant que Mikhaïl Bakhtine n'accédât à une immense célébrité en Occident, R.F. Christian publia un choix de poèmes de Nikolai Bakhtine<sup>10</sup>, et en 1992 il sélectionna deux de ses lettres à Mikhaïl Lopatto (1892-1981) pour les publier<sup>11</sup>. Vinrent plus tard s'y ajouter deux autres, avec son étude autobiographique « Face au Passé<sup>12</sup> », ainsi que de plus courts passages de prose ou de plus courts poèmes en anglais<sup>13</sup>. La meilleure et la plus complète biographie de Nikolai Bakhtine reste l'introduction au volume de Birmingham datant de 1963<sup>14</sup>, qui a néanmoins été augmentée dans les ouvrages parus ultérieurement<sup>15</sup>.

---

Kojinov sur ce sujet, Jakobson désirait très fortement faire la rencontre de Mikhaïl lors d'une visite en Union Soviétique, mais ce dernier parvint à y « échapper » avec habileté et astuce (voir la conversation de Nikolaj Pankov avec Kojinov dans *Dialog. Karnaval. Xronotop*, 1, 1992, p. 116).

7. N. Bachtin, « Mayakovski », *Oxford Slavonic Papers*, Vol. 2, 1951, p. 72-81.

8. N. Bachtin, « Pushkin. A Lecture given at Oxford University in 1947 », *Nine. A Magazine of Literature and the Arts*, 10, Winter 1953-54, p. 9-15.

9. N. Bachtin, *Lectures and Essays*, Birmingham, Université de Birmingham, 1963.

10. R.F. Christian, « Some Unpublished Poems of Nicholas Bachtin », *Oxford Slavonic Papers*, New Series, Vol. 10, 1977, p. 107-119.

11. R. Christian, « Nicholas Bachtin and Mikhail Lopatto. A Friendship Renewed », in *The Wider Europe. Essays on Slavonic Languages and Cultures in Honour of Professor Peter Henry on the Occasion of his Retirement* (éd. J.A. Dunn), Nottingham, Astra Press, 1992, p. 1-14. Lopatto était né à Vilnius et avait étudié à Saint-Petersbourg où, en compagnie de Youri Tynianov et S. Bondi, entre autres, il était membre du célèbre Séminaire Pouchkine dirigé par S. Venguerov. Puis il déménagea à Odessa, mais partit plus tard en Italie et s'installa à Florence (1920), où il vécut jusqu'à la fin de sa vie.

12. G. Tihanov, « Nikolai Bakhtin : Two Letters to Mikhail Lopatto (1924) and an Autobiographical Fragment », *Oxford Slavonic Papers*, New Series, vol. 31, 1998, p. 68-86.

13. R.G. Christian, « Nicholas Bachtin. Unpublished Prose and Verse in English : A Selection », *Slavonica*, Vol. 5, 2, 1999, p. 7-16.

14. F.M. Wilson et A.E. Duncan-Jones, « Biographical Introduction », in N. Bachtin, *Lectures and Essays*, *op. cit.*, p. 1-16.

15. Des documents importants concernant la vie de Nikolai en Russie furent publiés dans V. Laptun, « K "biografii M.M. Baxtina" », *Dialog. Karnaval*.

## 3.

Comme on le voit, la vie de Nikolai sort doucement de l'oubli. Le vrai problème, c'est que nous ne savons toujours pas ce qui s'est passé – ou ce qui ne s'est pas passé – entre les deux frères. Clark et Holquist nous donnent une description vive et mémorable, quoiqu'un peu romancée, de l'adolescence de Nikolai et Mikhaïl :

Bien que les deux frères fussent précoces, doués, excentriques et passionnés, en ce qui concernait les idées, Nikolai était flamboyant, audacieux, impulsif, bouillant et ténébreux, tandis que Mikhaïl était d'un tempérament plus égal, prompt à rougir, réservé et peu sûr de lui en société. Par conséquent, Mikhaïl resta quelque peu dans l'ombre de son frère tout au long de leur enfance...<sup>16</sup>

De plus Clark et Holquist affirment, et avec raison je crois, que ce fut uniquement après que Nikolai eût quitté la Russie que Mikhaïl entra dans « la vie adulte intellectuelle<sup>17</sup> ».

Cette description semble tout à fait plausible et largement corroborée par des faits réels. Mais cela ne suffirait toujours pas à expliquer pourquoi, en 1924, alors qu'il était déjà à Paris, Nikolai écrivit en russe un poème dédié à Mikhaïl et dont le premier vers parle de « l'hostilité qui nous a séparés ». Le poème s'achève sur une note à peine plus optimiste :

Le même frisson atteindra deux âmes différentes  
Mon ennemi et frère – et à travers l'hostilité des années,

---

*val. Xronotop*, 1, 1993, p. 67-73. Un récit plus détaillé des contributions de N. Bakhtine à la vie littéraire de l'émigration russe à Paris figure dans M. Beyssac, *La vie culturelle de l'émigration russe en France. Chronique (1920-1930)*, Paris, PUF, 1971, p. 133-136 et *passim* ; G. Tihanov, « Nikolai Bakhtin and the Oxford University Russian Club : Three Records (1934-1946) », *Slavonica*, Vol. 5, 2, 1999, p. 17-23. Les mémoires de Mikhaïl Bakhtine lui-même, récemment publiés, amènent un complément d'information en ce qui concerne la vie de son frère, particulièrement au sujet de ses premières contributions à la maison d'édition et au cercle Omphalos (voir *Besedy V.D. Duvakina s M.M. Baxtinym*, Moscou, Progress, 1996, p. 54-55). Néanmoins, la mémoire de Mikhaïl Bakhtine au moment où eut lieu l'entretien n'était plus très fiable ; la date qu'il donne de la mort de Nikolai est inexacte, par exemple (*Besedy Duvakina s Baxtinym*, *op. cit.*, p. 29).

16. K. Clark & M. Holquist, *Mikhail Bakhtin*, *op. cit.*, p. 17.

17. K. Clark & M. Holquist, *Mikhail Bakhtin*, *op. cit.*, p. 34.

Tu [y] entendras mon salut et comprendras<sup>18</sup>.

Le poème a pour titre « À l'un de ceux qui sont restés derrière » [*Odnomu iz ostavshikhsia*]. Il met donc en avant le fait que la Révolution de 1917 et l'émigration de Nikolai qui suivit fut la première ligne de partage, décisive. En choisissant de rester en Russie soviétique, Mikhaïl devait trouver non seulement un moyen de survivre mais aussi un *modus vivendi* totalement différent, et qui servît à la société. Ses premières années à Nevel, Vitebsk et Leningrad furent consacrées à des activités ferventes et souvent décousues ; il agissait tout à fait comme un jeune intellectuel résigné à ce que son avenir soit en Russie et non à Paris. Quant à Nikolai, il s'installa à Paris par la force des circonstances et non par volonté personnelle. Dans les années 1920, pour lui, Paris ne constituait pas un choix mais plutôt le terminus d'un voyage auquel le forçaient les aléas de l'histoire. Il n'arriva à Paris que parce qu'il s'était d'abord enrôlé dans l'Armée Blanche. Après les défaites en Crimée, plus d'un « garde blanc » avait fui le pays, et Nikolai, comme d'autres, sauva sa vie en se dirigeant d'abord vers la Bulgarie, puis Constantinople où il fut recruté par la Légion Étrangère<sup>19</sup>.

Cela signifie-t-il que Mikhaïl était, contrairement à son frère, un sympathisant de la Révolution ? Les données biographiques que nous possédons nous permettent de supposer que l'attitude de Bakhtine, à l'instar de celle de tant d'intellectuels de l'époque, était en fait de rester neutre et de réfléchir avant d'accepter le nouveau régime. Il s'agit sans doute pour beaucoup d'entre eux d'une acceptation sous la contrainte, mais il est certain que l'on ne saurait rendre de la sorte entièrement compte de l'aisance avec laquelle Mikhaïl, particulièrement au cours de ses années à Nevel et Vitebsk, trouva et saisit des opportunités de carrière intimement liées à diverses institutions et diverses structures du nouveau pouvoir. À mesure qu'émergent de nouvelles données des fonds d'archives, les contours d'une stratégie de comportement complexe et à plusieurs niveaux, qui combinât l'abstinence intellectuelle et la

---

18. R.F. Christian, « Some Unpublished Poems », art. cit., p. 115. Je cite ici la traduction anglaise de K. Clark et M. Holquist (*Mikhail Bakhtin, op. cit.*, p. 17).

19. Pour une description plus détaillée de l'itinéraire de Nikolai, voir ses mémoires « *Face au passé* » (note 12 ci-dessus).

poursuite de positions valorisantes<sup>20</sup> au sein de la configuration sociopolitique de l'époque, prennent une forme plus nette.

La question de l'implication de Bakhtine dans la vie religieuse est ici très importante également. Prétendre qu'il ait été impossible d'accepter la Révolution si l'on ne déclarait son athéisme irait à l'encontre de tout ce qui démontre le contraire et qui est historiquement avéré, de même qu'il ne faudrait pas croire que de vagues affinités avec la religion ou des convictions chrétiennes sincères puissent empêcher quiconque de sympathiser avec le marxisme. La nature de la vie intellectuelle en Russie dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle était beaucoup plus complexe que cela, permettant diverses formes d'hybridation entre utopies religieuses et sociales. On remarque que dans sa déposition de décembre 1928, Bakhtine se définit lui-même à la fois comme croyant (*Religiozen*) et marxiste révolutionnaire (*marksist-revoljucionist*)<sup>21</sup>. Au bout du compte, cette description de lui-même ne semble pas avoir été lancée arbitrairement. Loin qu'elle fût une profession de foi prononcée pour des raisons tactiques (car pourquoi Mikhaïl se serait-il porté volontaire pour confesser sa religiosité ?), elle reflétait son accointance avec le discours marxiste de la fin des années 1920 qu'avait entraînée son amitié pour Volochinov et Medvedev. Mais plus encore, cette description de lui-même illustre son acceptation évidemment candide du *status quo* enraciné dans une confiance, largement répandue à l'époque, que la relative tolérance idéologique et la diversité du début des années 1920 allaient perdurer au-delà de la consolidation du pouvoir politique soviétique. L'arrestation et l'exil mirent un terme à cette noble illusion, marquant ainsi le début d'une nouvelle phase dans la vie de Bakhtine où ses réserves et objections au régime allaient croître en silence.

Qu'il ait été marxiste au sens strict ou pas, dans les années 1920 Mikhaïl semble donc avoir décidé qu'acquiescer à la Révolution était la solution la plus sage et la plus constructive. À partir de là, les différences entre lui et Nikolai ne pouvaient que s'accroître avec le temps. En 1924-25, quand correspondre avec l'Occident

---

20. Voir à ce propos le désir qu'avait Bakhtine de jouer un rôle prépondérant dans la direction du système scolaire de Nevel ; sur le sujet, on trouve des informations dans N. Pan'kov, « Archive Material on Bakhtin's Nevel Period », in *Bakhtin / « Bakhtin » : Studies in the Archive and Beyond* (éd. P. Hitchcock), *South Atlantic Quarterly*, Vol. 97, 3-4, 1998, p. 740.

21. Cité par S.S. Konkina et L.S. Konkina, *Mikhail Bakhtin. Stranicy žizni i tvorčestva* [Mikhaïl Bakhtine. Pages de sa vie et de son œuvre], Saransk, Mordovskoe knižnoe izdatel'stvo, 1993, p. 181.

était encore permis, les deux frères ne s'écrivaient pas directement l'un à l'autre mais plutôt par l'intermédiaire de leur mère et de leurs sœurs<sup>22</sup>. Dans le recueil de Birmingham, il y a trois lettres à Nikolai (datées du 16 juin 1924, du 10 novembre 1924 et du 18 mars 1925) envoyées par la mère, Varvara Zakharovna, et deux par les sœurs, Maria (« Maroussia ») et Natalia (« Natacha »)<sup>23</sup>. Le groupe familial gardait Nikolai informé des études de Mikhaïl ainsi que de sa santé, et transmettait les requêtes de Mikhaïl concernant certains livres : « N'oublie pas Micha et envoie-lui les livres qu'il a demandés, il en a vraiment besoin, tu sais<sup>24</sup> ». Il est assez étrange de voir Mikhaïl demander que son frère lui envoie des livres depuis Paris. Il est clair que quelque rupture dans la communication a dû avoir lieu pour que Mikhaïl se trompe au point de croire que Nikolai ait pu se trouver en position de répondre à sa demande. À Paris, en ce temps-là, Nikolai vivait dans la plus grande pauvreté, souffrant fréquemment de la faim et acceptant d'accomplir des petits travaux comme de vendanger ou d'emballer des livres<sup>25</sup>. Mais les vendanges ne lui payaient même pas de quoi acheter un ticket de train pour rentrer à Paris, sans parler de régler son loyer, comme l'atteste une lettre à Mikhaïl Kantor, éditeur de *Zveno*. Apparemment, les livres demandés ne furent jamais envoyés et l'échange de nouvelles dans l'une ou l'autre direction cessa rapidement.

À partir de 1926, Mikhaïl avait donc perdu tout contact avec son frère, ce qui, comme le confirment Clark et Holquist, est caractéristique de son aliénation vis-à-vis de toute la famille<sup>26</sup>. Sa

---

22. Dans ses conversations avec Douvakine, Mikhaïl ne dit pas que, par précaution, Nikolai écrivait à leur mère plutôt qu'à lui, mais l'épisode auquel il fait ici référence concerne l'époque postérieure à l'installation de Nikolai à Cambridge en 1932 (voir *Besedy Duvakina s Baxtinym*, op. cit., p. 29).

23. Alors que ces lettres étaient encore du domaine privé, possédées par Reginald Christian, des passages des deux premières furent cités par K. Clark et M. Holquist (Voir K. Clark & M. Holquist, *Mikhail Bakhtin*, op. cit., p. 16-17, 99 et 366 notes 6 et 7, où la lettre du 10 novembre 1924 est datée du 19 septembre 1924).

24. Lettre de madame Bakhtine à son fils Nikolai, 18 mars 1925, papiers de Nikolai Bakhtine, Bibliothèque de l'Université de Birmingham, Collections Spéciales (« *ne zabывaj o Miše, prišli emu knižki, kotorye on prosil – ved' emu oni očen' nužny* »).

25. F.M. Wilson & A.E. Duncan-Jones, « Biographical Introduction », op. cit., p. 6.

26. K. Clark & M. Holquist, *Mikhail Bakhtin*, op. cit. p. 16 (« Bakhtine n'était pas proche de sa famille durant sa vie d'adulte »).

concentration intérieure, toute occupée à la construction d'un univers d'idées qui lui soit propre, ainsi que sa relation privilégiée avec sa femme Elena lui permirent d'accepter sa condition de solitaire avec stoïcisme, et peut-être même avec une certaine satisfaction. Le style de sa prose, dans toute sa retenue, parfois sa distance voire la froideur translucide que j'ai évoquée au début de cet essai, dénotent une impressionnante suffisance à soi. Mais cette fermeture sur lui-même ressemblait à un acte par lequel il faisait de nécessité vertu. La distance croissante entre les deux frères ne pouvait effacer le fait que l'absence de Nikolai, avec qui il avait en commun le temps chargé de symboles et spirituellement intense de l'enfance, puis celui des aspirations communes (ainsi que des maîtres communs) des années d'Université (quoique aucun des deux n'obtint jamais son diplôme de fin d'études), fut le trait le plus dramatique de l'existence de Mikhaïl plusieurs décennies durant. Ni Mikhaïl, ni Nikolai ne prirent l'initiative de renouer. Ils ne pouvaient d'ailleurs pas le faire, étant donné l'effet accusateur qu'une telle reprise de contact aurait eu après l'arrestation de Mikhaïl en 1928<sup>27</sup>. Ce ne fut qu'au début des années 1970 qu'une partie des papiers de Nikolai furent offerts à Mikhaïl, grâce à l'aimable entremise de Vadim Kojinov, par Arian Baïkova, veuve de l'économiste russe émigré A.M. Baïkov (1899-1963), elle-même une proche des Bakhtine à Birmingham. Mais comme chacun sait, Mikhaïl décida de ne pas les garder et ils allèrent à Kojinov, qui à son tour les donna à Sergueï Fediakine.

Si l'on en croit le récit de Kojinov, aujourd'hui décédé, Mikhaïl refusa le don des papiers de son frère parce qu'il avait entendu parler de la sympathie de Nikolai pour le stalinisme<sup>28</sup>. Non seule-

---

27. Bien qu'aucune preuve formelle de ces relations entre les deux frères n'ait pu être fournie, la conclusion officielle du procès comprenait une mention explicite de Nikolai : « Son frère Nikolai Mikhaïlovitch Bakhtine, un important militant monarchiste, réside en ce moment à l'étranger où il encourage activement la lutte armée contre l'URSS et œuvre à la restauration » (S.S. Konkin et L.S. Konkina, *Mikhail Bakhtin*, *op. cit.*, p. 191).

28. Voir N. Rzhnevsky, « Kozhinov on Bakhtin », *New Literary History*, vol. 25, 1994, p. 429-444, surtout p. 438. D'un autre côté, Mikhaïl dit dans ses conversations avec Douvakine, sur un ton placide et qui n'est pas sans une certaine sympathie, qu'il reçut « en cadeau ses derniers papiers de Cambridge [ceux de Nikolai] sur Pouchkine » (*Besedy Duvakina s Bakhtinym*, *op. cit.*, p. 29), c'est-à-dire sans doute le texte utilisé par Nikolai pour sa conférence d'Oxford en 1947 (voir note 8 ci-dessus). Mikhaïl semble également avoir connu l'édition de Birmingham des écrits de son frère (voir *Besedy Duvakina s*

ment Nikolai rejoignit le parti communiste britannique pendant la Seconde Guerre mondiale, mais à cette époque, il se faisait aussi le champion d'une conception de l'art qui aurait profondément heurté Mikhaïl. Le 20 février 1942, par exemple, Nikolai fit une conférence dans la salle de réception du collège St Hilda, à Oxford, où, comme l'indique le compte-rendu de la soirée,

il sembla suggérer que l'art individualiste était celui de la « décadence » et que l'art devait être compréhensible par les masses et utilisé en quelque sorte comme moyen de propagande. Il dit également que dans la poésie moderne soviétique « on remettait à leur place les rossignols et les oiseaux du même type », soulignant ainsi son propos de manière éloquente<sup>29</sup>.

C'est l'évolution de Nikolai, partant d'un milieu qu'il préférait décrire lui-même comme la « *petite noblesse rurale*<sup>30</sup> », traversant ensuite l'opposition à la Révolution et l'émigration, pour aboutir enfin à l'engagement dans la gauche radicale et le soutien à Staline et à ses représailles contre l'intelligentsia soviétique, qui nous donne la dernière explication du gouffre, devenu infranchissable avec le temps, séparant les deux Bakhtine. Mikhaïl, qui restait dans l'ombre, se trouvait de plus en plus en désaccord avec les pratiques étouffantes du régime ; Nikolai, qui avait d'abord été son opposant, évoluait graduellement vers une ardente acceptation du système soviétique. Cette symétrie illustre l'ironie de l'histoire mais également – et plus encore – l'acceptation de l'Autre comme champ et horizon inéluctable de l'action dans la vie. Mikhaïl et Nikolai s'attirèrent mutuellement dans leurs mondes respectifs selon un cycle de retournements et de mutations où leur véritable rencontre était inscrite depuis le départ mais sans qu'elle fût jamais directement donnée et accomplie.

---

*Baxtinym*, op. cit., p. 35). Tout cela contribue à démontrer avec certitude que même s'il refusa de conserver le cadeau fait par les amis anglais de Nikolai, il n'omit pas pour autant de prendre connaissance de son contenu.

29. Voir G. Tihanov, « Nikolai Bakhtin... », art. cit., p. 20.

30. Extrait de la notice nécrologique parue à la mort de Nikolai Bakhtine [9 juillet 1950], *The Times*, lundi 17 juillet 1950, N° 51745, p. 6. Mikhaïl aussi soutenait dans ses conversations de 1973 avec Douvakine que les deux frères venaient d'une famille aristocratique (*Besedy Duvakina s Baxtinym*, op. cit., p. 17), mais cette affirmation (que Mikhaïl lui-même contredit dans un curriculum vitae de 1944 cité par Konkina et Konkin dans leur livre) a été réfutée par la recherche ultérieure.

Cet échec à se retrouver ou à reprendre contact vers la fin de leur vie ne souligne que plus encore la participation des deux frères à une tradition culturelle et intellectuelle frappée au sceau des mêmes préoccupations. Dans les écrits de Nikolai on trouve une confirmation brillante de la logique inhérente à l'évolution de Mikhaïl en tant que penseur. Mais on peut aussi y trouver des alternatives aux propositions de Mikhaïl. L'effort pour penser le frère en tant qu'autre révèle alors aussi, en guise de valeur ajoutée, la direction spécifique que prit la pensée de Bakhtine au fil des années, faisant la part de l'accidentel et du nécessaire dans ce développement. Dans la suite de cet article, j'expose brièvement deux cas où l'œuvre de Mikhaïl ne peut se comprendre correctement ni être jugée comme il convient sans celle de Nikolai.

#### 4.

En 1927, Nikolai publia dans *Zveno*<sup>31</sup> un compte rendu d'une anthologie française d'anciens textes grecs sur le sport. Le titre même du compte-rendu, « Sport et Spectacle<sup>32</sup> », comprend déjà la grande idée de Nikolai : la dégénérescence de l'*agon* grec en simple spectacle. La compétition grecque était une célébration de l'harmonie entre nature et culture et plus encore, elle illustrait l'absence de frontière entre les deux. Les corps des gymnastes qui rivalisaient rendaient manifeste une culture qui n'abandonnait pas le sol bénéfique du monde physique. Cette époque, hélas, semble avoir irrémédiablement disparu et l'*agon* des Grecs fut supplanté par les *circences* des Romains, qui en sont une version dégénérée où le spectacle l'emportait sur l'action. Comme l'admet Nikolai lui-même (p. 132), ce diagnostic pessimiste se trouve déjà dans

31. *Zveno* était une revue hebdomadaire de littérature et de critique publiée à Paris (1923-1925) et d'abord éditée par M.M. Vinaver. De 1926 à 1928, le journal parut mensuellement sous la direction éditoriale de Mikhaïl Kantor, déjà cité.

32. N. Baxtin, « Sport i zrelishe », *Zveno*, 219, 10 avril 1927, cité dorénavant d'après sa réédition dans N.M. Baxtin, *Iz zhizni idej...*, op. cit., p. 130-133, avec la référence de la page entre parenthèses dans le corps du texte. V. Toporov fut le premier à utiliser ce texte dans un article explorant la sémantique de l'épreuve et de la victoire dans la littérature classique (voir V.N. Toporov, « Pamjati Nikolaja Mixailoviča Baxtina. Predsport, sport i sport XX veka » [À la mémoire de Nikolai Mikhaïlovitch Bakhtine. L'enfance du sport, le sport et le sport au XX<sup>e</sup> siècle], in *V poiskax « balkanskogo » na Balkanax* (éd. A. Plotnikova et al.), Moscou, Institut slavianovedenija RAN, 1999, p. 121-130, surtout p. 129-130).

*Le déclin de l'Occident*, où Spengler considère la compétition grecque comme un élément de véritable culture, alors que le spectacle romain se voit relégué au rang de la simple civilisation<sup>33</sup>. Nikolai trouve une preuve supplémentaire de ce que le spectacle romain était néfaste dans la séparation entre participant et spectateur, qui n'était pas caractéristique du sport grec. Dans l'épreuve grecque « personne n'est purement spectateur, il n'y a que des co-participants : des participants passés, présents, possibles » (p. 133), tandis que selon le modèle romain des *circenses* la frontière entre spectateurs et participants est devenue « imperméable ». Il reste un espoir, pour Nikolai, qu'en valorisant simplicité et confiance dans les aspects corporels de la vie, le sport moderne fasse office d'antidote à la « complexité monstrueuse » (p. 133) de l'existence contemporaine. Mais dans le même temps, il s'inquiète qu'une « spécialisation » induite et une « morte abstraction numérique » (l'habitude de battre des « records » que les Grecs, dit-il, ignoraient), ne viennent contrarier son optimisme (p. 133).

Ce qui nous importe aujourd'hui, c'est la façon dont la dichotomie de Nikolai entre sport (ancien) et spectacle (moderne) préfigure la glorification à venir que fera Mikhaïl du carnavalesque en tant que solution au dilemme lancinant de la nature et de la culture<sup>34</sup>. De manière très similaire, le scepticisme de Nikolai vis-à-vis du corps des sportifs contemporains, mieux entraîné mais plus étroitement spécialisé, peut sembler préfigurer le regret de Mikhaïl que le corps (ancien) plus libre ait dégénéré en un canon (moderne) de régularité et de symétrie stériles. Au côté de Spengler, Nietzsche était l'un des maîtres que les deux frères avaient en commun<sup>35</sup>. Le rejet spenglerien de l'attitude du spectateur comme phénomène mécanique de la civilisation, dans *Le déclin de l'Occident*, et l'accent

---

33. On trouve une preuve supplémentaire de l'intérêt durable de Nikolai pour Spengler dans son article « Spengler i Francija » [Spengler et la France], *Zveno*, 167, 11 avril 1926.

34. Les dichotomies de la nature contre la culture et de la vie contre la forme, ainsi que la nécessité de les surmonter, peuvent être considérées comme le socle philosophique le plus important de toute la carrière de Bakhtine en tant que penseur. Voir G. Tihanov, *The Master and the Slave : Lukács, Bakhtin, and the Ideas of Their Time*, Oxford, Clarendon Press, 2000, surtout les chapitres 1, 2, et 9.

35. Voir le souvenir qu'a Mikhaïl d'avoir su par cœur des passages entiers de Nietzsche en allemand (*Besedy Duvakina s Baxtinym*, op. cit., p. 38) et les articles de Nikolai : « Nicše » [Nietzsche], *Zveno*, 94, 17 novembre 1924, et « Nicše i muzyka » [Nietzsche et la musique], *Zveno*, 205, 2 janvier 1927.

que porte Nietzsche à la section 8 de *La naissance de la tragédie* sur l'absence de différenciation entre spectateur et acteur dans la tragédie grecque, trouvent tous deux des échos dans l'affirmation de Mikhaïl qu'à l'époque du carnavalesque « il n'y a aucune rampe, aucune séparation entre participants (interprètes) et spectateurs, tous sont participants<sup>36</sup> ». Ce déni de la scène et de la fonction du spectateur devient la donnée préalable d'une identité souhaitée entre nature et culture, entre l'aspect matériel et l'aspect idéal de la vie. C'est ainsi que dans un passage absent dans la traduction anglaise de 1968, Mikhaïl nous conjure de croire que

pendant le carnaval, c'est la vie même qui joue et interprète alors – sans scène, sans rampe, sans acteurs, sans spectateurs, c'est-à-dire sans les attributs spécifiques de tout spectacle théâtral – une autre forme libre de son accomplissement [*osuščestvlenie*], c'est-à-dire sa renaissance et sa rénovation sur de meilleurs principes. Ici la forme effective de la vie est dans le même temps sa forme idéale ressuscitée<sup>37</sup>.

Mais l'affinité entre les travaux de Nikolai dans les années 1920 et le *Rabelais* de Mikhaïl à venir a des racines encore plus profondes. Une conférence donnée en russe par Nikolai à Paris le 14 décembre 1928 et ayant pour titre « Le principe féminin dans l'hellénisme<sup>38</sup> » [*Ženskoe načalo v èllinstve*], nous permet de mieux comprendre les prémisses communes aux œuvres des deux frères.

36. M. Bakhtine, *L'œuvre de François et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* (trad. A. Robel), Paris [Gallimard, 1970], Tel, 1998, p. 264.

37. M. Baxtin, *Tvorčestvo Fransua Rable i narodnaja kul'tura srednevekov'ja i renessansa*, Moscou, Khudožestvennaja literatura, 1965, p. 10-11. [N.d.T.: La traduction française du *Rabelais* (*L'œuvre de François Rabelais...*, *op. cit.*, p. 16) comprend la phrase traduite de l'original russe par G. Tihanov dans la version anglaise de son article : « in carnival, life itself plays, enacting – without a stage, without footlights, without actors, without spectators, that is without any specifically artistic and theatrical features – another free form of its materialisation (*osuščestvlenie*), its regeneration and renewal on better terms. The real form of life is here at the same time its revived ideal form ». C'est la raison pour laquelle nous citons cette traduction ici, en rajoutant, entre crochets, l'expression russe soulignée par l'auteur.]

38. N. Baxtin, « Ženskoe načalo v èllinstve » [Le principe féminin dans l'hellénisme] (Manuscrit, 57 pages, papiers de Nikolai Bakhtine, Bibliothèque de l'Université de Birmingham, Collections Spéciales); dorénavant cité avec des références entre parenthèses dans le corps du texte.

Dans cette conférence, Nikolai cite les travaux de trois savants éminents qui avaient travaillé sur l'antiquité grecque (Zielinski, avec qui les deux frères avaient étudié à Saint-Petersbourg, Dieterich et Willamowitz-Möller) qui apparaissaient également sous la plume d'autres hellénistes russes entre les deux guerres, notamment Olga Freidenberg. On sait bien aujourd'hui que Mikhaïl était redevable de façon conséquente à *La poétique de l'intrigue et des genres* (1936) de Freidenberg pour l'une des idées centrales du *Rabelais*<sup>39</sup>. Comme Freidenberg, il affirmait la nature ambivalente du rituel archaïque et la coïncidence de la naissance et de la mort dans le mythe, qui lui semblait être préservé dans les images de Carnaval. La même idée est présente dans l'analyse que fait Nikolai en 1928 des fonctions de Gea, déesse grecque de la terre qui a le rôle, affirme-t-il, à la fois de berceau et de tombe de la vie (p. 21). L'affirmation, que fait Mikhaïl ultérieurement, de la parodie en tant que subversion (plutôt que destruction) du sacré et du vénérable, empruntée encore une fois à Freidenberg, est clairement préfigurée par le fait que Nikolai reconnut, après lecture de Willamowitz-Möller et de Dieterich, que la vénération grecque des déités terrestres contenait les germes d'une ambivalence insurmontable, celle de la « piété » et de l'« animosité » (*blagogovenie i vražda*) se donnant dans un même mouvement (p. 28). Ce mélange d'adoration et d'animosité se traduit souvent dans des pratiques quotidiennes (telles que l'acte de labourer) caractérisées par une appropriation violemment érotique du sol (p. 29-30). Je n'ai pas besoin de citer plus amplement l'essai de Nikolai pour suggérer que l'originalité réelle du livre de Mikhaïl sur *Rabelais*, et de quelques-unes des idées principales de Freidenberg dans *La poétique de l'intrigue et des genres*, doit être redéfinie à la lumière des études classiques polonaises et russes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> (Wilamowitz-Möller, Dieterich, Zielinski), qui eurent un impact si important sur le travail de Nikolai.

## 5

Si les essais des années 1920 de Nikolai prouvent que les deux frères avaient les mêmes préoccupations anxieuses, une partie de

---

39. Oleg Osovskii a récemment apporté un récit documenté et détaillé de la lecture faite par Mikhaïl Bakhtine du livre de Freidenberg (voir O. Osovskij, « "Iz sovetskix rabot bol'shuju cennost' imeet kniga O. Frejdenberg" : Baxtinskije marginalii na stranicax "Poëtiki sjužeta i žanra" », *Baxtinskij sbornik*, Vol. 4, Moscou, 2000, p. 128-134.

ses écrits des années 1930 sont l'occasion d'examiner plus en profondeur la logique de l'évolution de Mikhaïl en tant que penseur. À cet égard, l'article de Nikolai sur la traduction en grec par George Seferis, en 1936, de *La terre gaste* de T.S. Eliot, et qui figure dans *The Link* [Le Maillon]<sup>40</sup>, revue éphémère de Nikolai, constitue le texte qui nous importe le plus. Mais avant d'analyser brièvement cet article, un court rappel du contexte historique où s'inscrit cette revue sera le bienvenu.

En 1936, après y avoir obtenu son doctorat, Nikolai posa à Cambridge sa candidature pour un poste d'assistant en études slaves. Nous en avons une preuve dans une lettre non publiée de son amie proche Francesca Wilson à Sergueï Konovalov, où elle l'informe que Nikolai avait obtenu une très bonne lettre de référence de la part de Dmitri Merejkovski<sup>41</sup>. Comme il apparaît dans une lettre de Nikolai à Konovalov, dix-neuf personnes se portaient candidates pour le poste, mais seuls Nikolai et deux autres candidats furent ensuite invités à se présenter pour un entretien<sup>42</sup>. À l'époque, Nikolai était assistant en études classiques à l'Université de Southampton et le poste à Cambridge lui offrait une chance de retourner à son ancienne université. Mais Bakhtine échoua, et après cette occasion manquée il commença à chercher de nouvelles façons de s'élever professionnellement. Petit à petit, il en vint à l'idée de lancer lui-même un journal avec l'éditeur d'Oxford Basile Blackwell. Comme son titre même le suggère, Nikolai considérait ce journal comme une continuation de ses activités littéraires à Paris, mais il pensait aussi que ce titre donnait à lire son programme d'étude de la civilisation grecque en sa totalité, où l'accent était mis sur l'unité de ses diverses étapes et le rôle crucial du

40. N. Bachtin, « English Poetry in Greek (1) : Notes on a Comparative Study of Poetic Idioms », *The Link (A Review of Mediaeval and Modern Greek)*, 1, 1938, p. 77-84 ; 2, 1939, p. 49-63 (réimprimé dans *Poetics Today*, vol. 6, 3, 1985, p. 333-356).

41. De Francesca Wilson à Sergueï Konovalov, lettre non publiée du 26 juin 1936 (papiers de Sergueï Konovalov, Bibliothèque Bodley, Oxford). La lettre où Nikolai remerciait Merejkovski a également survécu (Nikolai Bakhtine à Dmitri Merejkovski, lettre non publiée du 14 juin 1936, Collections du Centre de Culture Russe de Amherst, Amherst College, Boîte 4, Classeur 6).

42. Nikolai Bakhtine à Sergueï Konovalov, lettre non publiée du 1<sup>er</sup> juillet 1936 (papiers de Sergueï Konovalov, Bibliothèque Bodley, Université d'Oxford); l'entretien eut lieu le 11 juillet 1936.

présent en tant que « maillon » d'une chaîne historique ininterrompue.

L'article de Nikolai sur la traduction grecque de *La terre gaste* de T.S. Eliot fait preuve d'une connaissance approfondie de la linguistique contemporaine et de la théorie littéraire. C'est en fait l'une des premières tentatives pour placer la théorie de la traduction sur un sol académique ferme. Déjà en 1926, Zinaïda Hippus était parvenue à convaincre Berdiaev de passer commande à Nikolai pour une traduction en russe de Denys l'Aréopagite destinée aux Presses de la YMCA<sup>43</sup>. Berdiaev écrivit presque immédiatement à Nikolai pour lui commander cette traduction<sup>44</sup> mais, apparemment, Nikolai ne prit jamais la peine de s'y attacher. Quelques années après son arrivée à Cambridge, selon toute probabilité en 1934, il entreprit de traduire de la poésie russe<sup>45</sup>, et c'est cette expérience immédiate qui lui a sans doute fait prendre conscience de quelques-uns des problèmes qu'il commença d'examiner dans l'article de 1938 sur la traduction du poème d'Eliot.

Dans son article, Nikolai part du principe de la non coïncidence, selon ses propres termes, des « idiomes poétiques » des langues, en l'occurrence de l'anglais et du grec. Son argumentation sur les idiomes poétiques se fonde sur la théorie de Roman Jakobson et le travail du Cercle Linguistique de Prague, et particulièrement celui de Jan Mukařovský, qui, avec Jakobson, se voit citer dans l'article<sup>46</sup>. Pour Nikolai, les idiomes poétiques sont des sous-

---

43. Voir sa lettre à Berdiaev du 7 juin 1926 in T. Pachmuss, *Intellect and Ideas in Action. Selected Correspondence of Zinaida Hippus*, Munich, [Wilhelm Fink Verlag], 1972, p. 156.

44. Voir la carte postale de Berdiaev datée du 11 juin 1926 et conservée dans les papiers de Nikolai Bakhtine, Bibliothèque de l'Université de Birmingham, Collections Spéciales.

45. Voir sa traduction d'un poème de Blok conservée dans le recueil de Birmingham sous deux versions.

46. Les membres du Cercle Linguistique de Prague semblent n'avoir jamais eu connaissance des écrits de Nikolai Bakhtine ; Jakobson, Bogatyrev et Mukařovský, cependant, connaissaient tous Volochinov et se référaient parfois à ses travaux (voir à ce propos V. Kožinov, « Vozmožna li strukturnaja poëtika ? » [Une poétique structuraliste est-elle possible ?], *Voprosy literatury*, 6, 1965, p. 88-107 ; F. Galan, « Baxtiniada Part II », art. cit., p. 569, et A. Griakalov, « Mixail Baxtin i Ian Mukařovskij : znaki puti k čeloveku » [Mikhaïl Bakhtine et Jan Mukařovský : indices sur le chemin qui mène à l'homme], in *Baxtinologija* (éd. K. Isupov), Saint-Petersbourg, Aleteija, 1995, p. 79-102, où malheureusement tous les travaux de Volochinov sont attribués à Mikhaïl Bakhtine, et où le nom du premier n'est pas mentionné une seule

systèmes du langage « ordinaire » ; il faut qu'ils conservent ce qui les différencie de celui-ci, sans toutefois perdre le contact avec lui. Selon les termes de Nikolai, la relation du langage « poétique » au langage « ordinaire » est une relation de dépendance et de non identité fonctionnelle. Ainsi, alors qu'il est d'accord avec Jakobson sur le statut spécial du langage « poétique », Nikolai Bakhtine fait aussi preuve d'un goût plus traditionnel et désapprouve la rupture totale entre la langue « poétique » et la langue « ordinaire » sous-jacent au travail du Futurisme russe, qui était cher au cœur de Jakobson.

Mais l'interprétation polyphonique que fait Nikolai du poème d'Eliot est plus importante pour nous. Nous savons qu'en 1930 Nikolai avait trouvé par hasard l'ouvrage de Mikhaïl sur Dostoïevski chez un libraire parisien<sup>47</sup>. L'hypothèse qu'il y aurait eu une influence directe, bien qu'elle ne s'impose pas absolument, n'est donc pas non plus à rejeter complètement. Contrairement à Mikhaïl, la conception que se faisait Nikolai de la polyphonie venait de son souci de la théorie et pratique de la traduction. C'est l'asymétrie des idiomes poétiques, en l'espèce de l'anglais et du grec moderne, qui empêchait Seferis, et Nikolai, de rendre adéquatement compte de la polyphonie du texte d'Eliot. D'après Nikolai, le texte grec n'est pas dépourvu de variations stylistiques, ni ne peut être accusé de « monotonie ». Mais malgré cela, le texte de Seferis demeure monologique car toutes ces variations viennent d'une même voix. À l'inverse, le texte original est réellement polyphonique. Selon les propres termes de Nikolai :

Je ne dis pas que la version grecque donne la moindre impression de monotonie : ce que je veux dire c'est que les variations exprimées en grec sont, de façon générale, d'une autre sorte que celles de l'original. Ce sont des variations principalement (quoique non exclusivement) au sein d'un même style, ou – pour filer la métaphore, puisque nous en sommes encore au stade de la description vague – dans la tessiture d'une seule voix. La voix peut se percher à différents niveaux, elle peut sombrer dans un soupir, s'élever, se gonfler, citer, argumenter, déplorer – mais c'est la même voix qui

---

fois. En août 1964, à Prague, Kojinova parla très longuement de Nikolai avec Mukařovský (voir la lettre de Kojinova à Mikhaïl Bakhtine datée du 6 octobre 1964 dans « Iz perepsiki M.M. Baxtina i V.V. Kožinova (1960-1966) » (éd. N. Pan'kov), *Dialog. Karnaval. Xronotop*, 3-4, 2000, p. 114-290, ici p. 266).

47. F.M. Wilson & A.E. Duncan-Jones, « Biographical Introduction », *op. cit.*, p. 2.

domine le tout et qui rarement laisse la place à une autre. La variété de l'original est constituée de l'alternance et du choc de nombreuses voix discordantes : en chaque point particulier du tout, des accents divergents et des types de diction se croisent ou se mélangent, se heurtent ou se superposent, se fondent l'un dans l'autre ou entrent en violent contraste. Des fragments de contextes divers émergent ici et là, se tenant distinctement ou fusionnant avec leur environnement. Ce ne sont pas vraiment des « citations » – c'est-à-dire des éléments extérieurs incorporés à une énonciation poétique unifiée ; ils coexistent à égalité avec les autres éléments du poème. Ce sont aussi des voix parmi d'autres voix conflictuelles : une bribe de ballade des rues australiennes ou un vers de Marvell, rien moins qu'une conversation de café, les paroles d'une femme hystérique ou la voix du poète lui-même (que l'on discerne ici ou là à cette diction sobre et précise qui est caractéristique des poèmes monologiques d'Eliot), qui s'évanouit à nouveau comme les autres et se transforme abruptement ou imperceptiblement en une autre voix<sup>48</sup>.

J'ai pris la liberté de citer l'article de Nikolai aussi largement afin de démontrer la sidérante proximité de son vocabulaire et de celui de Mikhaïl, et finalement de leur conception de la polyphonie. On remarque que les frères sont d'accord sur les traits fondamentaux : a) que les voix doivent coexister « à égalité » avec les autres voix pour que la polyphonie soit atteinte ; b) que la voix de l'auteur ne fasse pas exception à cette règle.

Pour qui étudie Mikhaïl Bakhtine aujourd'hui, il est particulièrement important de comprendre que l'article de son frère constitue une objection implicite – quoique très audible – à l'affirmation que fit plus tard Mikhaïl (mais dont Nikolai n'entendit jamais parler), selon laquelle le roman constitue le seul véritable site du dialogue et de la polyphonie. Ceux qui reprochent à Mikhaïl d'avoir des préjugés contre le théâtre ou la poésie trouveraient en Nikolai un allié particulièrement puissant. Mais l'éloge de la polyphonie chez Eliot que fait Nikolai nous rappelle également de façon claire le fait que dans son Dostoïevski de 1929, Mikhaïl n'affirmait pas que le roman fût l'incarnation exclusive de la polyphonie. Tout ce qu'il disait alors, c'était que le roman dostoïevskien apportait des innovations incontestables au sens où il était polyphonique comme

---

48. N. Bachtin, « English Poetry in Greek (1) : Notes on a Comparative Study of Poetic Idioms », *The Link (A Review of Mediaeval and Modern Greek)*, 1, 1938, p. 79-80.

nul autre roman auparavant. Cela ne faisait pas une théorie du roman parce que Dostoïevski se trouvait isolé en tant qu'écrivain d'un genre plutôt unique et inimitable. À partir de ce point, les pensées de Mikhaïl auraient pu évoluer dans plusieurs directions. L'une d'entre elles (empruntée par Nikolaï mais pas par lui) aurait été de soutenir que la polyphonie se trouve dans toute littérature, c'est-à-dire que la polyphonie et le dialogue ne sont pas spécifiques à un seul genre. Une autre voie possible aurait été de continuer à faire de Dostoïevski le seul maître de la polyphonie. La troisième voie, celle que devait prendre Mikhaïl à partir des années 1930, était de faire de la polyphonie et du dialogue quelque chose de consubstantiel au genre du roman et de suivre la trace de leurs caractéristiques supposées jusque dans le passé lointain et non écrit du folklore et des anciens récits grecs. De façon ironique mais logique, cette puissante extrapolation du polyphonique à partir du romanesque conduisit à la destruction du roman en tant que genre et détruisit l'idée du roman en tant que corps cohérent de textes identifiables structurellement. Le roman acquit ainsi graduellement dans les écrits de Mikhaïl le statut de type d'écriture particulier au sein d'une pratique d'écriture idéologique plus large, plutôt que comme un genre littéraire reconnaissable.

Les observations que j'ai faites jusqu'ici ne permettent probablement pas de tirer une conclusion digne de ce nom. Il n'est pas bon d'extraire quelques catégories ou quelques principes du matériau bigarré des vies de Nikolaï et de Mikhaïl. Au fur et à mesure que s'accroît la connaissance de leur époque et du climat intellectuel de cette époque, le drame de leur solitude, forcée ou choisie, parvient jusqu'à nous comme une invitation à réfléchir encore et encore au don et au traumatisme premiers de la fraternité dans l'altérité.

The University of Manchester

*Traduit de l'anglais par Pierre Jamet*